

*À partir d'un texte de Franz Kafka, « Le retour »,  
du 10 au 17 novembre 2025.*

*Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment des mises en ligne sur la plateforme WordPress.*

AVEC

<i>Franz Kafka</i> .....	3
<i>Ugo Pandolfi   Désormais</i> .....	4
<i>Patrick Blanchon</i> .....	5
<i>Philippe Sahuc   L'eau de la borne</i> .....	6
<i>Valère Mondi   la porte verte</i> .....	7
<i>Jean-Luc Chovelon   il faut que je vous raconte ces moments suspendus</i> ...9	9
<i>Olivia Scélo   Intervalle</i> .....	11
<i>Yael Uzan   De haut en bas</i> .....	12
<i>Christine Eschenbrenner   M. en revenant</i> .....	15
<i>Émilie Kah   L'air de chez moi</i> .....	17
<i>Lamia Ygarmaten   Alger, de ce qu'elle sonne comme douleur</i> .....	19
<i>Martine Lyne Clop   Intercités</i> .....	21
<i>Serge Bonnery   Après tant d'années</i> .....	23
<i>Perle Vallens</i> .....	25
<i>Emmanuelle Cordoliani   D'une forêt « drôlement sombre»</i> .....	26
<i>Monika Espinasse   Le cocon, toujours</i> .....	31
<i>Juliette Derimay   Burrafirth</i> .....	32
<i>Catherine Plée</i> .....	34
<i>Ève François   Les jeux sont faits rien ne va plus</i> .....	36
<i>Lea Djenadi   Les volets sont fermés.</i> .....	37
<i>Dominique Desplan-Ludim   C'est en bas</i> .....	39
<i>Raymonde Interlegator   Me voilà enfin</i> .....	42
<i>George Baron   Une chambre à soi</i> .....	46
<i>Betty Gomez   Sauterelles</i> .....	48
<i>Nathalie Holt   Revenant</i> .....	49
<i>Noëlle Baillon   Je fais quoi ?</i> .....	51
<i>Fabienne Savarit   Au-delà du portail</i> .....	53
<i>Huguette Albernhé   L'attente</i> .....	54
<i>Anne Dejardin   Edmond</i> .....	56

Je suis de retour. J'ai traversé le vestibule et je regarde à l'entour. C'est la vieille ferme de mon père. La mare au milieu. De vieux ustensiles inutilisables, enchevêtrés les uns dans les autres, encombrent le chemin qui mène à l'escalier du grenier. Le chat est aux aguets sur la balustrade. Un bout d'étoffe déchiré, jadis enroulé par jeu autour d'une perche, se dresse dans le vent. Me voilà. Qui va m'accueillir ? Qui attend derrière la porte de la cuisine ? Une fumée sort de la cheminée, on prépare le café pour le repas du soir. Comment te sens-tu, te sens-tu chez toi ? Je ne sais pas, je suis très incertain. C'est la maison de mon père, mais chaque chose est froidement posée à côté de l'autre, comme si chacune était occupée de ses propres affaires, que pour une part j'ai oubliées, que pour une part j'ai toujours ignorées. À quoi puis-je leur servir, que suis-je pour eux, bien que je sois l'enfant de la maison, le fils du vieux paysan ? Et je n'ose pas frapper à la porte de la cuisine, j'écoute seulement de loin, je reste là debout, à écouter de loin, de telle manière que je ne risque pas d'être pris à écouter. Et comme j'écoute de loin, je n'entends rien, j'entends seulement le bruit léger d'une pendule — du moins je crois l'entendre, venant jusqu'à moi du fond de mon enfance. Tout ce qui se passe dans la cuisine est le secret de ceux qui sont assis là-bas, un secret qu'ils ne me confient pas. Plus on hésite devant la porte, plus on devient étranger. Que se passerait-il si quelqu'un maintenant ouvrait la porte et me posait une question ? Ne serais-je pas moi-même comme quelqu'un qui veut garder son secret ?

ne pas retourner

ne porte pas ton fardeau

vivre à présent

Revenir à la langue ce n'est pas rebrousser chemin. C'est (espérons-le ) régler la tension d'une phrase jusqu'à ce qu'elle ne sonne plus faux.

[à lire ici sur le « Dibbouk »](#)

Je reviens de chez Adrien et Etienne, remontant la rue Sainte-Hélène. Elle est devenue difficile à remonter pour moi, la rue Sainte-Hélène, alors qu'autrefois, j'y ai couru si souvent pour retrouver Ernest. Ce qui m'aide, c'est la perspective de la borne à eau. A cette saison, quand le soleil du soir filtre par la rue Raoul-Ponchon, il vient faire briller la petite boule qui guide le volant de la borne. Elle a été polie par les dizaines de mains qui l'ont serrée pour faire tourner le volant et faire jaillir l'eau. Qui s'en sert encore aujourd'hui ? Y a-t-il encore parfois des rires au moment où l'eau jaillit ? Je souffle et je tends l'oreille, au cas où il se ferait entendre des pas pressés et même des pas dansants comme il m'en venait parfois pour rejoindre Ernest. Des gens m'ont-ils vue alors ? Le monde extérieur n'existe vraiment plus pour moi, il n'y avait que l'espoir de ce qui allait jaillir et jaillir même sans qu'on se saisisse de la petite boule polie. Parce que nos corps en se frottant l'un à l'autre finissaient aussi par frotter le volant et le faire tourner. Maintenant que j'y repense, je me dis qu'Ernest le faisait peut-être exprès. Moi, j'étais toujours prise par surprise et je riais. Et il disait qu'il aimait mon rire. A entendre ça, je m'arrêtai de rire parce qu'une autre émotion me venait. Mais il y avait quand même cette force de l'eau jaillissante tout contre nous. Mon tablier en était trempé et c'était bon et je riais de plus belle. Et si je tendais la main, maintenant que je suis tout près de la borne, si je serrais la petite boule encore bien polie, si je faisais tourner un peu le volant, si l'eau venait à jaillir, quel goût aurait-elle pour moi aujourd'hui ?

Je suis de retour. Dans cette petite rue qui fait un tournant que l'on ne devine pas. On pense que c'est une impasse avec la maison au fond. Une porte verte vitrée en haut, mais ce jour-là il avait posé le volet devant la vitre comme lorsque l'on partait en vacances. J'étais enfermée dehors alors que deux jours avant j'étais enfermée dedans. Sur le volet il avait écrit en gros à la craie blanche : KLARHEIT. Clarté en allemand. Tout le quartier pouvait voir ce mot écrit à la craie. Encore aujourd'hui je pense qu'il avait eu un moment de folie : il ne parlait pas l'allemand, il avait donc cherché ce mot dans un dictionnaire, ce mot n'avait de sens que dans son esprit, je n'avais pas d'idée sur ce qu'il avait voulu me signifier. Une signification puissante étant donné la taille du mot. Et il voulait que le village sache. Ma fuite, ma fugue, mon évasion serait le mot exact, l'avait rendu fou.

Mon évasion car il m'avait enfermée dans la chambre. Moi sa femme. Enfermée. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Dans une France athée où l'on n'enferme pas les femmes. Sous la fenêtre de la chambre, qui se situait au premier, il y avait quasiment à portée de jambes le toit d'un appentis adossé au rempart, pente douce car peu de pluie en Provence et tuiles romanes presque roses. Je suis sortie par la fenêtre. Je me suis accrochée à la gouttière de l'appentis et j'ai glissé jusqu'au sol. J'ai pris la route de la campagne pour rejoindre en colline une fille dont je savais qu'elle habitait une ancienne bergerie. Une fille moins perdue que moi. Devant ce volet qui a été repeint en bleu clair, je revois un homme que j'avais surpris à lire mon nom sur la boîte aux lettres. Un homme qui était amoureux de mon nom et qui me faisait la cour. La misère ne lui faisait pas peur ni le mari. Il n'y a plus cette boîte aux lettres cabossée qui ne tenait fermée qu'en tapant un peu fort sur sa petite porte. Il y a posée sur la borne de pierre une boîte cubique jaune, standard, avec un nom du Nord. Hollandais sans doute ils ont beaucoup racheté par ici. Ils se font des racines partout mais en même temps ils restent hollandais. Ils ont des quartiers entiers mais ils ne sont pas enterrés ici. Et si quelqu'un ouvrirait ? Je dirais *que signifie Klarheit pour vous quand c'est écrit en gros à la craie sur une porte ?* Comme du temps où

*Jüdisch* était écrit sur les murs, les vitrines les volets et les portes. C'est à cela qu'il a dû penser. À inscrire une malédiction sur la maison.

Il y a toujours la remise à droite. Sombre et pleine d'objets, outils, caisses, vélos. Ils ont réussi à enlever la carcasse de voiture que nous avions rentrée là, faisant tourner son moteur une dernière fois. C'était la niche du chien. Pleine de poils et de sang car il avait saigné quand quelqu'un lui avait sectionné une veine par un coup de couteau. Il est mort là se vidant de son sang dans cette Peugeot 204 dans cette remise au fond de cette ruelle. Mais les Hollandais sont propres et organisés. Il y des grands vélos des moyens vélos des petits vélos et la porte est peinte en bleu clair. C'est la maison de boucle d'or ou celle des trois ours.

Je ne sais pas ce que je fais devant cette maison. Je ne fais rien. Je n'ai rien à y faire. Pourtant j'y suis et depuis des mois je pensais à y être. Ce que ça ferait. J'ai peur d'être reconnue, je ne voudrais pas que des silhouettes du passé resurgissent et m'identifient, *c'est elle*, mais je n'ai rien fait qui puisse nuire, rien fait de mémorable, sinon d'apprendre ce qu'est le mariage pour certaines quand ça leur colle au corps pour toujours, sinon de ressentir la honte, sinon de rater, de m'égarer, de m'effacer de ma vie, ici.

Il faut que je vous raconte le moment. Quand le joueur d'orgue qui n'était pas encore un joueur d'orgue, mais un novice, un apprenti, un débutant a franchi le porche de l'église, je l'ai vu hésiter un instant. J'ai entrevu ce court instant, tout juste perceptible, comme s'il savait ce qui devait se passer en pénétrant à l'intérieur de cette église qui n'était alors rien d'autre qu'une église, comme le sont toutes les églises aux yeux du profane qu'il était, vieilles pierres, odeur de bougies et d'encens, froid humide. J'ai perçu l'imperceptible dans le courant d'air qui me portait, grain de poussière en suspension comme cet instant insaisissable. Il faut que je vous raconte ce moment pour que vous m'aidez à comprendre ce qui, dans ce temps arrêté, a fait basculer l'histoire de cet homme, devenu joueur d'orgue en quelques pas, en quelques secondes, en quelques pensées.

Il faut que je vous raconte cet autre moment. Certains diraient que c'est la marque divine parce que cet instant fait partie de leurs croyances, quand une jeune adolescente est frappée de la foi comme si elle avait reçu la foudre. Une foudre invisible, nourrie par l'orage intérieur qui éclate en pensées. Elle avait tout juste quinze ans et se trouvait devant la porte du funérarium. Elle savait que sa mère se trouvait là, allongée sans vie devant elle à quelques mètres seulement, derrière une simple porte de bois. Elle savait qu'en ouvrant la porte, le tonnerre allait éclater. Je la voyais, je la suivais même dans le courant d'air que son corps en mouvement avait déplacé en marchant jusque-là. Puis elle a ouvert la porte et j'ai vu la foudre la frapper. Elle a esquissé un tressaillement, comme si son corps encaissait une décharge électrique. J'ai vu son âme se tremper des larmes qui coulaient en elle. Je l'ai vue s'abriter sous le dôme de la foi et de la religion. Je l'ai vue devenir croyante, il faut que vous m'expliquiez.

Il faut que je vous raconte le temps suspendu. Cette poussière de souffle quand l'homme brassant l'air avec son téléphone portable collé sur l'oreille est devenu ce brin de paille que la tempête a fait danser dans le tourment de ses pensées. Il faut que je vous raconte cette parenthèse de temps si grande que l'instant

emplit toute une vie, de cette suspension qu'on appelle vieillesse, transformant une enfant jouant à la marelle en une vieille dame penchée sur le déambulateur qui précède son pas lent. Ou encore cette étincelle qui jaillit dans l'esprit du serveur du Café de la Mairie quand, dans le déséquilibre d'une tasse vide glissant sur son plateau et dans son pied butant sur une chaise, il distingue chaque instant de son envol jusqu'au big bang apothéotique qui ne restera qu'un songe puisque dans un sursaut de survie, il parviendra à se rétablir avant la fin du monde. Il faut que je vous raconte ces fragments de temps et que vous m'expliquiez.

Que vous m'expliquiez d'où viennent ces bégaiements noués dans le fil des instants tissés. Que vous m'expliquiez ces moments hors du temps qui pèsent sur le plateau d'une bascule invisible pour qu'une vie qui était une devienne autre. Je suis une poussière que le temps emporte et je vois bien qu'il s'amuse parfois en arrêtant sa course, ne plus respirer et fermer les yeux. Je vois bien que l'histoire s'engouffre dans ce vide pour s'en nourrir. L'histoire de chacun et de chacune, conductrice d'autobus, vieil ivrogne invisible, joggeuse du dimanche, apprenti écrivain, dresseuse de son chien, chercheur en couleurs de la vie. Expliquez-moi ça, je suis une poussière.

La chouette est de retour. Elle est tapie quelque part dans les grands arbres du jardin, son cri seul la trahit. La femme a traversé la maison, elle se trouve maintenant au milieu du jardin qui change tous ses repères dans son habit de nuit, la haie beaucoup plus dense comme un trou noir, les arbres beaucoup plus hauts noyés dans la toile du ciel, la terre gorgée d'humidité qui sème des embuches invisibles. Peut-être l'observe-t-elle depuis son perchoir, surprise de son retour, se disant la voilà, je ne l'avais pas vue depuis longtemps pointant son doigt sur moi. La femme avance avec lenteur, les yeux levés pour saisir le vol de l'oiseau de nuit en chasse, percer quelque chose du mystère de ce qui s'agit en fond au crépuscule. Et si elle n'était jamais partie ? Et si l'absence de bruit, l'absence d'image n'était qu'un leurre ? La chouette attentive enfouie dans le cercle de réalité que découpe le tronc du conifère garde par intermittence son regard sur la femme revenue le soir dans ce coin de jardin pour participer malgré elle au ballet nocturne. Que cherche-t-elle vraiment ? Pourquoi revient-elle ? Dans quelle réalité se cache celle qu'une nuit on ne voit plus ? Alors dans la douceur d'une soirée d'automne, quand le cri de la chouette résonne à nouveau, on se dit que le temps dans un bond l'a ramenée, mais dans cet intervalle il y a quoi ?

*ACTE 1 : Je suis de retour*

Fenêtres allumées. Traversée d'un jardinier au cœur d'une cité. Tête en arrière tendue vers le lointain balcon du treizième étage. Mes pieds avancent seuls. Quelques ombres fuyantes longent les recoins en cette fin de journée d'hiver. Me souvient ces silhouettes des caves où enfant je jouais à cache-cache. Derrière les poubelles, le moindre bruissement me tenait le cœur en haleine. Je désirais cette peur. Des tuyauteries au loin dans la lumière blafarde des néons, se muaienr en robots menaçants ou chevaliers à l'épée sortie d'un fourreau.

L'entrée de l'immeuble à l'odeur âcre de produits d'entretien recouvrant la poussière incrustée. Combien de gens vivent encore là, ou, comme moi n'y vivent plus depuis longtemps ? J'entends le tohu-bohu des allers-retours de ces honnêtes gens, spectres encore vivants, quidams d'habitants, plombiers, serruriers, livreurs, personnels infirmiers.

*ACTE 2 : Je suis de retour. N'en reviens pas.*

Je cohabite dans la cabine d'ascenseur avec une femme middle age, qui en entrant, fait rouler adroïtement son caddy en marche arrière, puis se tourne vers la porte en vue d'en ressortir au plus vite. De sa main libre, elle presse le bouton transparent du troisième — lequel je remarque, est creusé telle une marche d'escalier vieillie à force de pas altiers ou fatigués. De l'autre main, elle tient fermement son chien en laisse : « Assis Chausson » lui chuchote-t-elle, tandis que l'habitacle commence son ascension. La queue basse, Chausson aboie avec hargne et me fixe de ses sales petits yeux enfouis dans sa frange ridicule. « Assis chausson ! Assis ! » répète la dame d'une voix qui fait mine d'aimer sa bête. Il s'assoit, me regarde de plus belle, gronde, se relève. Se demande-t-il cet animal quasi étranglé, qui je suis ? Sent-il dégouliner de ma grande carcasse, ces gouttes de sueur coupables ? La lumière blanche de l'ascenseur, clignote dans le miroir et mon visage froid et maladif s'y fragmente. A mes oreilles, frottements sourds à chaque alternance de murs et

de portes, grincements vertigineux de câbles pendus dessous la cabine.

Épaule gauche plaquée contre le miroir du fond — me tenir debout coûte que coûte. Reflet peu glorieux de ma détresse noyée. Je lance un œil charbonneux sur mon portable, de l'autre observe avec mélancolie les quelques tiges de fenouil qui débordent du caddy de la dame middle age. Pourrait-elle aimer la vieille recette de ma mère ? Je me retiens de la lui souffler, une intimité qui n'aurait pas lieu d'être dans ce carré ridicule avec ce cabot au bord de la crise de nerf. L'ascenseur arrête sa course au troisième comme prévu. Sans se retourner, la dame pousse la porte puis son caddy — cette fois vers l'avant — murmure un « bonsoir » sans relief, puis invective à nouveau le Chausson suffoquant d'un : « Allez, on y va ! ». La porte se referme en grinçant. Le clébard remue de la queue.

Combien de frôlements sans rencontres, de brefs dos à dos dans l'ordinaire de nos vies ? Quel florilège d'abolements étouffés, de murmures tourmentés dans les coulisses de nos cœurs et de nos ventres.

*ACTE 3 : Je suis de retour. N'en reviens pas. Sur l'autre rive.*

Je reste là pantomis, terrifié d'appuyer sur le bouton translucide du numéro 13, étage perché au sommet de l'immeuble. Retrouvailles suspendues, mes amours aux oubliettes, mon cœur morne météo. L'ascenseur astiqué repart sans que j'en décide. S'arrêtera-t-il en chemin ? Odeurs de paliers par petites vaguelettes. Je tente d'en deviner les épices, mais oublie vite. Le go up se poursuit. Panique. Appuyer sur le bouton alarme ?

Opacité, images floues tout à coup. Je sombre. L'ascenseur monte, descend. Le périmètre devient cellule, grincement, cliquetis de clefs, bruits sourds de portes qui se ferment une à une, matons qui aboient. J'ai peur. J'étouffe. Le bouton 13 a tourné au rouge sang. Dans le miroir, champs et contre champ, je chute, me tords. Recroquevillé en boule farouche, mon grand corps. A chaque seconde, ça explose. Lueurs obscures. Épiphanie glaciale, brûlante, un hier dépassé dans le creux d'un demain arraché.

*Epilogue : Une tragédie en trois temps imparfaits.*

Monsieur, Monsieur... Je ne comprends pas. J'ai pourtant fait le nécessaire. Monsieur, Monsieur, vous avez mal quelque part ? Les pompiers vont arriver... Parlez-moi, je vous en prie. Vous alliez à quel étage ? ... Monsieur, Monsieur... Je suis vraiment désolé.

La lumière s'éteint. Le gardien affaissé sur le sol du palier de la cave, visage plaqué contre la porte éclatée de l'ascenseur, attend les secours. Des habitants tambourinent, l'appellent de là-haut. Il reconnaît ces voix, celles du 13ième. A mal à ses entrailles.

Il faut que je m'habitue, il faut que je m'y fasse. J'aurais pu me retrouver devant la grande maison en un éclair d'instant mais j'ai tenu à passer par la petite place de l'ancienne gare, disparue comme moi et l'aborder comme venant à pied à partir du virage qui permet de la voir se rapprocher au rythme des pas. C'est bien elle, en hauteur, intégrée depuis si longtemps au paysage des demeures avoisinantes, silencieuses, héritières discrètes d'un art de vivre réservé à ceux qui ont eu la chance de ne pas naître dans le besoin ou d'avoir été épargnés pour des raisons troubles par les grandes catastrophes. Elle est toujours debout, comme quand j'y suis entré, orphelin, à peine adolescent, après la guerre. Elle laisse à présent échapper d'autres rires, des appels, des voix d'enfants et d'adolescents comme avant, quand cette maison était la mienne, la nôtre. A part le bâti, elle n'a rien à voir avec les autres, et c'est comme un bouleversement qui envahit mon ombre portée. Là, ce n'est pas pour moi un retour au pays : je n'ai pas vraiment de pays depuis l'exil et l'assassinat des miens. Pourtant elle me donne cette impression, massivement, dès que je la revois. C'est que j'ai vécu entre ses murs, dans une de ses chambres — à l'époque, il s'agissait plutôt de dortoirs. Si je voulais, je pourrais entrer en traversant les épaisseurs, les obstacles et profiter de ma condition de disparu pour circuler partout sans être vu. Mais alors, je trahirais mon souvenir et jouer les espions ne me va pas. Je préfère donner du poids au lieu en passant par la chair des mots qui gardent la mémoire du corps et des circulations de l'époque. Je ne traverserai pas les murs. Me voici devant la petite porte latérale par laquelle nous entrions. Elle est condamnée par mesure de sécurité ; le trottoir est trop mince et les enfants avaient tendance à traverser la rue sans voir les voitures qui prennent la pente que je remonte pour passer par le portail situé en haut, au bout de la petite cour. Il laisse passer les livreurs, les voitures des éducateurs et les questions. Il est accompagné d'une petite porte qui théoriquement s'ouvre avec un code mais la clenche est souvent dégagée et on entre comme dans un moulin. Je me dirige vers l'ancien accès, qui donne dans la maison-mère sans passer par le sas administratif — de mon temps, il n'existe pas. Au premier

étage, le seul bureau de Frania, précédé d'une bibliothèque faite pour engranger au calme bien des attentes, tenait lieu de centre de décision, de cœur battant, avec à la clé un soupçon de peur et le désir de se retrouver face à la petite dame un peu âgée au fort accent grave qui te demandait toujours comment ça allait à l'école avant d'explorer le dernier incident ayant déclenché ta colère, tes larmes ou ton exclusion. La voix de Frania ne résonne plus dans l'escalier qui transporte d'un étage à l'autre, les corps et les vies des enfants auparavant qualifiés de *placés* comme je l'ai été à leur âge. Au rez-de-chaussée, là où s'enracine l'escalier plus que centenaire, une porte sur la droite donne sur un autre escalier menant au sous-sol. Autrefois, avant les mises aux normes et aménagements nécessaires, on prenait les douches dans la cave et je m'attends encore à voir passer sous cette porte close la buée chaude des ablutions souterraines. A gauche, c'était la salle-à manger, tout près de la cuisine séparée de la salle par une porte à guichet par lequel on passait alors les plats. Avoir le cuisinier comme allié était essentiel de mon temps car même si Frania se décarcassait auprès des autorités pour améliorer l'ordinaire, nous avions toujours faim et arrondissions les desserts avec quelques descentes clandestines dans la réserve où nous attendait un peu de douceur en forme de grandes boîtes métalliques remplies de crème de marrons. Aujourd'hui, c'est un air qui m'arrache à la descente : quelqu'un chante dans la cuisine dite centrale. La porte de la cuisine est ouverte et donne sur l'ancienne salle-à-manger devenue salle de réunion, lieu de passage redistribuant les espaces attenants. La cuisinière fredonne un negro-spiritual, comme si le chant de la cuisine se transmettait chaleureusement de génération en génération. Je m'écarte pour faire place à un petit garçon qui pousse sa trottinette et s'approche de la cuisine en demandant : c'est bientôt l'heure ? Il ne me voit pas mais je sais pourquoi il est là et pourquoi je suis revenu.

Je suis de retour. Je le sens instantanément. À la qualité de l'air, un peu humide aujourd'hui. Je respire mieux, comme si mon nez, ma gorge, mes poumons, mon ventre, en retrouvant leur environnement, s'épanouissaient à leur aise, retrouvaient leur parfait fonctionnement. L'odeur de Garonne, du brouillard de Garonne, s'insinue dans l'habitacle dès que la voiture quitte l'autoroute pour prendre le chemin de la maison de rééducation. C'est assez mystérieux, mais c'est ainsi. Peut-être l'effet d'une autosuggestion. J'arrive, je rentre. Indemne ou à peu près. Je demande au chauffeur de l'ambulance de poser mes bagages devant la porte et de me laisser. Je suis bien capable de faire mes formalités d'admission moi-même. Je prends une grande goulée de l'atmosphère du jardin. J'y goûte l'air de chez moi. Les feuilles neuves des vieux tilleuls m'encouragent de leur vitalité. Car je me sens vulnérable. Je dois pourtant avancer. La porte de l'établissement est vitrée et, de plus, elle est double. Elle est de celles dont on franchit une première vitre coulissante, et dont une deuxième s'ouvre pour vous laisser passage. Je peux voir, au travers de ces deux baies, la salle d'accueil de l'établissement. Deux femmes, en blouse bleue, conversent devant la banque d'accueil avec une dame. La silhouette raide, la mise soignée, elle tient en laisse un petit caniche blanc parfaitement toiletté. Visiblement elle s'apprête à sortir. Le chien l'a-t-il compris, qui regarde dehors ? Il jappe. M'aurait-il vue ? Est-ce que je dérange ? Quel conciliabule occupe ces trois personnes ? La directrice, car c'est elle — je la connais de longue date — regarde sa montre. Se pourrait-il que tout l'établissement m'attende, s'inquiète de ma venue ? Suis-je pour lui une aubaine, un honneur ou une charge ? As-tu bien fait de choisir cette maison de repos ? N'aurais-tu pas été plus avisée de t'éloigner du théâtre du drame et de toutes ces questions que l'on ne manquera pas de te poser. Comment y apporter réponse alors que tu n'en sais guère plus sur ton affaire que ce qu'en dit la presse. Il y a bien ce petit fait, ce détail très tenu, qui t'obsède, justement parce qu'il demeure, dans ton esprit, au stade d'impression fugitive. Une bricole, de l'ordre de l'intime, à élucider et à taire au personnel et aux enquêteurs. D'où te vient

ce vague sentiment de menace ? N'es-tu pas en train de te jeter dans la gueule du loup ? Les gens de l'intérieur veulent savoir justement ce que tu ne veux pas dire. Allons, ne reste pas dehors. Un peu d'audace, prends ta valise, fais un pas ! La porte ne s'ouvre pas. Il faut sonner ! C'est vrai qu'en plein Covid on n'entre pas dans un établissement de santé comme dans un moulin.

Je suis de retour. J'avais comme oublié l'odeur de mon pays, les terres ont chacune leur odeur, je ne parle pas de celle des corps, ni de l'haleine des passants, je parle de celle l'air, élément principal avec la terre, le ciel, et le soleil de ce décor qui me souffle au visage à ma sortie de l'avion, quand les portes s'ouvrent, et qu'on se retrouve comme sur le bord d'une piscine, debout en haut de l'échelle, prêt à plonger, ici à rencontrer le sol abrupt du tarmac. Je suis de retour, et c'est d'abord cette odeur charnue et pleine, qui m'accueille. Je suis de retour, je ne suis jamais revenue, il ne me restait rien cette odeur, avant qu'elle ne me saute au visage. Cette odeur presque corporelle était peut-être en moi, avait peut-être été annulée par l'odeur de l'autre côté de la frontière, de l'autre côté de la mer. Je ne sais pas depuis quand je ne la porte plus. Elle provient peut-être de la décomposition des corps qu'on enterre, les morts continuent de suinter, ils se désagrègent, ils nourrissent la terre, et la terre exhale et l'air se remplit d'eux, de ce qu'ils ont été, de leur chair indolore. Restera-t-il un peu de Rabi'a dans l'air une fois que nous l'aurons enterrée ? Je ne sais pas pourquoi je reviens. Les vivants s'attendent à ce qu'on revienne pour les aider à enterrer les morts. Ils deviennent nos morts, les nôtres, et nous les portons ensemble, nous les emmenons en procession vers leur dernière demeure, sommes-nous déjà morts dans notre façon d'habiter ? de demeurer ? Ou les morts sont-ils les seuls à demeurer, à habiter la terre ? Je suis revenue, mais mes sœurs n'ont plus besoin de moi. Je suis revenue, mais de quoi ? d'où ? Revient-on réellement quand on part. Nous ne pouvons que partir. Je suis de retour, je ne suis jamais revenue. L'air est humide, encore. L'air est toujours humide, et la brûlure du soleil n'y fait rien. Elle assèche les corps, mais l'air lui reste plein de cette mer, grosse, qui le brasse. J'en avais oublié la texture. Je suis de retour, *rani welit*. Nostalgie, *nostalger*. La douleur s'entend, ligaturée dans le nom. Je suis là. Je répète ces mots, je ne sais pas comment m'annoncer. Je suis là. Baya me dira que personne ne m'attendait. Personne ne m'attend plus, personne ne me demande. Cette odeur se dissipe rapidement, elle donne l'impression de se dissiper, c'est simplement qu'on s'habitue,

qu'on ne la sent plus à force de la sentir, elle fait partie de nous. Il faut donc être parti, pour revenir et sentir pour quelques secondes l'odeur de chez soi, comme une autre. Est-ce qu'on reconnaît l'odeur, peut-on la sentir si on n'y a pas été auparavant ? Je veux dire : y a-t-il des odeurs qu'on ne sent pas si on ne s'entraîne pas dès l'enfance, comme les lettres qui viennent du fond de la gorge - ξ - ou celles qui naissent d'un léger frémissement de la langue sous les dents - λ - ? Y aurait quelque chose de l'odeur du corps de la mère, et de ce qu'on reconnaît depuis la naissance. Une femme a dit « je me souviens de notre premier regard avec mon fils, et je sais que lui aussi se souvient ». Je n'ai presque plus de souvenir de ma mère. Son odeur est peut-être une des nuances que je respire ici... Haut-le cœur... Plus j'approche de l'immeuble qui m'a vu grandir, plus j'approche de la souffrance, du lieu de l'absence, plus j'approche de ma sœur et de ma culpabilité... *Legguia*... L'immeuble de mon enfance se tient toujours là devant, malgré les secousses de cette terre, il est là, fier avec son allure de paquebot, il est large et déborde de balcons, de terrasses désolées ; l'une d'elles plus imposante que les autres, sortant du flanc de l'immeuble comme une excroissance heureuse, défiant les lignes urbaines. Le silence aussi est nouveau. Les arbres ont dépéri, le vert a disparu du tableau. Le blanc des murs a fané. Gris sur gris. Les fenêtres sont désormais cagées ; autre changement ; c'est ainsi depuis les événements, lui avait dit Baya, c'est plus impressionnant de les voir en vrai. Des cages d'oiseaux à taille humaine pour empêcher qu'on y entre — ou qu'on s'échappe ? — dans l'une d'entre elles, Bahia aperçoit une petite fille accroupie, perchée sur l'un des barreaux, ses bras se balancent au rythme d'une musique sourde — à ses pieds, des débris de mur, de ferraille, des cartons gondolés, des bouts de papier déchiquetés, de la crasse, beaucoup, des sacs éventrés. Un passant plus attentif aurait vu que ces tas de crasse avaient en réalité colonisé tout le quartier.

44 heures 55 minutes.

J'atterris à Roissy—Charles de Gaulle. Je prends le métro jusqu'à la gare Saint Lazare, dernier train Intercités au départ Paris—Caen—Cherbourg. Une heure et demie de voyage, je suis tendu. Je descends à L'Aigle, prends un autre taxi, vingt minutes plus tard, il me dépose à l'entrée du village. L'anxiété me gagne. J'ai la gorge serrée, mon estomac se tord. Respirer, faire le reste du chemin à pied. La nuit avance. Aucun signe de vie. Vingt et une heures trente, par habitude, nécessité règles du quotidien, les cent vingt habitants du village sont calfeutrés chez eux. Temporalité immuable ou leurre, illusion. Je cherche la maison derrière l'épaisseur du brouillard, je reconnaissais les barrières blanches, la porte entourée de deux colonnes, simples ornements de pierre qui supportent deux pots vernissés, coulés à leur base dans un épais ciment blanc. Les pierres marron clair posées sur l'herbe mènent au perron. Les fils à linge disparaissent dans le brouillard. Trois marches, je suis face à la porte. C'est la maison de ma mère. Ils sont là, elle et lui, je les devine. La large baie vitrée avec vue sur le jardin diffuse une lumière douce. Humilité paisible. Je reste à l'arrêt, à l'affût. Les stères de bois sont empilées dans la bûcherie attenante à droite du perron, bûches croisées pour plus de stabilité. Senteurs d'écorce, d'humidité, de tabac brun. Mon arbre est toujours là, un cerisier pleureur japonais venu se perdre dans les frimas. Sous ses branches fines, graphiques, qui balaien le sol, la petite table ronde en fer vert pâle et ses trois chaises laissent défiler les saisons. Rien ne semble avoir changé, ni les objets, ni les odeurs de terre, ni la quiétude. Je suis absent depuis combien de temps?. Indécision pour sonner, réentendre les sons joyeux du carillon de mon enfance. Sous ses branches fines, graphiques qui balaien le sol, la petite table ronde en fer vert pâle et ses trois chaises laissent défiler le temps. Rien ne bouge. Je suis là depuis combien de temps?, je n'ose pas sonner. Pourquoi réentendre les sons joyeux du carillon de mon enfance?. J'écoute le crépitement du poêle à bois, fruit de mon imagination. Elle a dû poser son châle de laine sur ses épaules. Le vieux coucou chante chaque

heure avec application. Je l'ai toujours trouvé hideux. Il fait nuit noire. Mon attente s'enracine s'étale. Tout est figé immobile feutré. La porte de la remise de bois, près du grand laurier, est toujours cadenassée, ses outils rangés avec minutie. Je n'ai jamais trouvé d'intérêt à les manipuler, les utiliser. Lui en était conforté, notre désintérêt l'un pour l'autre, réciproque. Il n'aime pas mes photos, mes clichés, mon métier. Ont-ils visionné une seule fois un de mes reportages ? Je suis le fils de retour à la maison. Devant la porte d'entrée, instantanément mon bras se lève et retombe avec mollesse incapable de sonner, d'appeler, de me manifester. Je me mets à distance, je me sens étranger, en exil. Peut-être le suis-je devenu ? Leur expliquer qui je suis me paraît un exercice difficile. Se sont-ils habitués à mon absence ? Mon départ a-t-il creusé un vide ? L'ont-ils comblé par autre chose ? Quoi ? M'attendent-ils encore ? Si je passe le guet, je risque de les décevoir. Ma mère m'imagine sans doute avec femme et enfants, elle a dû projeter des centaines de fois cette image classique d'un bonheur tranquille installé dans une vie conforme, rassurante, univers où je ne suis pas. Je suis autre, celui qu'ils méconnaissent. Ma question déboule dans ma tête, quelle est mon identité entre ce temps révolu, mon départ, mes expositions et ma présence inquiète devant la porte de la maison ? Je suis dissocié, fragmenté. Que pourraient-ils découvrir de moi que j'ignore ? Que pourraient-ils me dire qui m'effraie ?.

Lorsque je suis revenu, des nuages couraient dans le ciel. Gris et lourds, ils présentaient cette consistance cotonneuse qui caractérise les ciels de neige. Le froid s'immisçait par les trous de la capote en très mauvais état qui, depuis le début du voyage, me tenait lieu d'abri contre les tempêtes. C'est sous elle, mon corps enveloppé dans ses lambeaux, que je dormais dans des sous-bois, des ruisseaux parfois, afin de passer inaperçu, échapper à la vigilance des gardes.

Me voilà maintenant. Je ne reconnaissais rien du lieu. J'aurais dû écouter l'ami qui m'avait mis en garde. N'y retourne pas, m'avait-il prévenu, ça ne sert à rien. Tout a disparu. Mais peut-on réprimer sa volonté quand elle s'avère plus forte que vous ? Vassy, me glisse une petite voix. Comme malgré moi, mon bras s'allonge et je pousse le portillon dont les gonds grincent comme grinçaient jadis les gonds de la porte d'entrée, une porte en fer forgé je crois. Je pénètre dans le parc. Quelques flocons dansent dans l'air. Il y a, sur ma droite, au milieu d'un parterre de rosiers, un jardinier qui bêche. Sur la pelouse qui l'entoure, des enfants, engoncés dans leurs vestes épaisse, jouent à la ronde. Une jeune femme va et vient, emmitouflée dans son manteau. On dirait qu'elle veille sur cette progéniture rieuse. C'est peut-être, me dis-je, une classe en vadrouille.

Qui sont ces gens assis sur un banc dans l'allée ? Leurs visages ne me disent rien. Quand je passe près d'eux, ils baissent les yeux et s'arrêtent de parler. Est-ce que je leur fais peur ? De quoi ai-je l'air, dans mes guenilles dépenaillées ? Perdu ? Hagard sans doute. Et pourtant. Ici, je vois à peu près, il y a le salon de coiffure où ma mère me traîne pour faire couper mes cheveux. Je me souviens que je n'aimais pas. Mais avec mère, ce n'est jamais le moment de faire un caprice. Ça peut très vite mal tourner pour vos oreilles. Je le sais. Je me résigne. La coiffeuse est gentille. Quand elle en a terminé avec votre tignasse, vous avez le droit de plonger la main dans la bonbonnière. Et tout est pour le mieux.

Un peu plus haut, il y a le café restaurant. Je n'ai plus son nom en tête. Marcel, peut-être Chez Marcel ou quelque chose comme ça.

C'est là que les hommes, seulement les hommes, se retrouvent le soir. L'endroit empesche le tabac froid. Une fumée épaisse stagne au plafond. Au bar, défilent les verres d'anisette. On entend leurs rires gras. Ils s'écrasent sur le mur où nous sommes adossés, de l'autre côté de la rue. Un morceau de bois entre l'index et le majeur, nous faisons semblant de fumer en lançant des regards de défi à la devanture délabrée du bistrot.

Je regarde autour de moi. Je ne vois que des parterres d'herbe verte, des haies d'arbustes en ordre de bataille, fraîchement taillés. J'entends quelques rares oiseaux chanter. Des rouges-gorges. Il paraît qu'ils annoncent l'hiver. Des cris d'enfants joyeux dans le lointain. Que se passerait-il si mon père sortait maintenant du café en m'intimant d'un poing menaçant l'ordre de rentrer à la maison ? Quelle maison ? Il n'y a plus de maison. Elle a disparu. Effacée. Emportée. Il n'y a plus rien. Que suis-je venu faire ici ? Pourquoi, après tant d'années, comme malgré moi, suis-je revenu ?

Je reviens sur les lieux. Je me demande si c'est bien ici que je les ai vus. L'impression d'un rêve ou d'une apparition. Ici entre champs et vergers, ou le silence bruisse légèrement du vent du sud. L'air gris et encore tiède pour la saison est une promesse d'orage mais je reste ici, habituant mes yeux au gris, souhaitant le gris. J'attends au milieu de cet espace gris, dans le vent qui soulève la poussière, dans ce souffle ton sur ton. Je ne sais ce que j'attends, un miracle sans doute, une autre apparition. Dans un flottement éthétré de gris, j'attends la vision renouvelée de la meute qui me donnerait à penser qu'ils vivent toujours, que les plus jeunes ont grandi, que d'autres sont nés, que le vieux patriarche mène toujours son clan, qu'il a résisté. Le temps s'étire dans l'attente, suspendu à ce qui n'advient pas, ce qui se fait attendre. Le temps se frotte à l'air orageux, à mon regard qui perce l'anthracite gonflé dans les nuages, dont j'attends qu'il crève. Le temps comme une outre de promesses non tenues. Dans ce gris, le temps se grise lui-même, s'invisibilise, disparaît et je disparais avec lui.

J'ai dit que j'écrirais, j'écris. Tu aurais voulu m'accompagner. Être là, voir... Je n'ai pas besoin d'aide, de soutien. Il ne peut rien arriver d'épouvantable, de spectaculaire, après un si long temps. Le car m'a déposée à l'entrée du village. Sur le parking. Ce n'était pas un arrêt prévu, mais le chauffeur était accommodant. J'étais quasiment sa seule passagère, à l'exception d'une adolescente qui me donnait la nausée à s'obstiner à lire *Le Seigneur des Anneaux* dans les virages de la montée et d'un couple entre deux âges... (Cette expression, que veut-elle dire à présent ? Qu'en est-il de nous ? Sommes-nous entre deux âges ? Ou bien appartenons-nous définitivement à un autre âge ? L'âge du faire, de glace, de pierre...) Avec la combe au loin, j'ai plutôt la sensation d'être entre des âges. Cette journée n'y est pas pour rien...) L'homme ressemblait à Antoine, en plus épais. Je me suis rappelé le surnom que nous avions donné à une petite amie pénible qu'il avait cet été-là : le martyre. Je ne suis pas certaine qu'il s'en souvienne autrement... La femme répétait que la forêt était « drôlement sombre ». La route ne m'a rien fait (à part le mal au cœur de la liseuse), c'est donc que je m'attendais à quelque chose. Elle est tout à fait semblable à celle que l'on prend pour monter chez tes parents, avec ses grands lacets qui laissent le temps d'oublier le virage précédent. Plus on avance, mieux l'on voit, plus il fait clair. J'ai cru que j'allais redouter ma destination, mais il y a trop de lumière vers le sommet pour qu'on puisse regretter de quitter la vallée. Il y a quelque chose de cocasse dans cette impression de vengeance que j'emporte là-bas avec moi. Vous avez raison de me moquer : avec qui donc me battre ? Avec les sapins ? Avec les remonte-pentes ? Avec le peu de souvenirs qui me restent ? Au village, il n'y aura plus personne de ceux que j'ai côtoyés cet été-là ou que je sois en mesure de reconnaître. Il y a pourtant un petit suspens qui flotte dans l'air. Il fait très beau, mais il a beaucoup plu. Tout est encore très vert. On se raconte beaucoup d'histoire sur le moment de vérité. Plus nous approchions, mieux je comprenais que je ne suis pas en mesure de convoquer quoi que ce soit. Pas même un malaise. La radio du car passait des tubes des années 90. Ce n'est pas la première fois que je constate que la musique européenne

s'est arrêtée à notre jeunesse. J'imagine que du jour au lendemain, quand nous serons à la retraite, cela changera et nous n'aurons plus la moindre idée des morceaux qu'on nous servira dans les transports, les supermarchés et tous les espaces publics. Cela fait bientôt trente ans qu'on convoque nos vingt ans à tous les coins de rue, les Rita, la Mano, les Bangles, Cyndi Lauper et Bananarama... On devrait avoir le cœur aussi rincé que le cerveau, mais pendant le trajet, je me demandais où m'emménais cette addition des chansons d'alors, de cette route, de ces passagers et du retour à la boulangerie (la même, c'est presque incroyable que les choses aient si peu bougé...), comme si je n'étais plus qu'un élément dans une expérience de chimie amusante... « la forêt est drôlement sombre, dis donc » et le sosie d'Antoine qui répondait en parfait écho de mon sentiment « Tu vas voir, ça va aller s'éclaircissant ». C'est en sortant du car que je me suis aperçue que j'étais un peu nauséeuse, rien de bien méchant, j'ai pensé aux bouquets de persil que ma grand-mère nous collait dans le T-shirt, à même la peau pour prévenir nos vomissements sur les routes sinuuses. Ça marchait et nous y voyions de la magie pure, alors que la démangeaison devait simplement nous distraire. Mais la magie, est-ce autre chose qu'une sensation qui prend le pas sur toutes les autres ? L'altitude aussi m'a surprise. Tes parents n'habitent pas si haut. J'avais la tête légère et très faim. Je suis partie en quête d'un endroit où m'asseoir pour manger et aussi d'un point d'accroche pour la mémoire, de quelque chose qui pincerait et m'assurerait que je ne rêve pas que je suis bien éveillée et en train de faire ce que je fais : revenir. Vous m'avez prévenue que ce retour était absurde, mais sentir son absurdité ne diminue en rien l'inertie qui l'accompagne. J'ai remonté mécaniquement la rue principale : avec l'impression d'avoir pris un tire-fesses, les skis bien parallèles dans la trace. La saison n'a pas encore tout à fait commencé et tout était fermé, hors la boulangerie, qui arbore à présent un écriteau de bois gravé « Bienvenue » au-dessus de la porte. J'ai hésité. Personne ne m'attendait si tôt. Je suis restée un moment de l'autre côté de la rue. Tu te rappelleras mes meilleurs moments d'indécision, cette fois à Londres où nous avons fini affamées et énervées dans le pire bouiboui aux alentours de Paddington parce que je n'étais pas arrivée à faire un choix entre les restaurants charmants près du Musée. Nos cheveux avaient gardé l'odeur du graillon pendant tout le séjour

en dépit des lavages à l'eau froide de l'auberge de jeunesse... Tu étais vraiment en colère. Et puis, un jour, c'est devenu un souvenir drôle. Comme ça (je ne me souviens plus comment, à vrai dire). Finalement, le car est redescendu à vide et j'ai décidé de m'approcher des pistes, qui sont de grands prés verts en cette saison. J'ai entendu d'abord les cloches avant de voir les vaches. Elles étaient très éloignées les unes des autres. Des points à relier dans un jeu. Mes pas m'ont conduite près d'un petit chalet qui jouxte un vieux télésiège. Toutes les âmes du village semblaient réunies sur la terrasse de bois. C'était étrangement gai de voir du monde. Dans la distance, j'ai cru à un anniversaire, un mariage, une fête... J'ai marché plus lentement. Il y avait longtemps que je n'avais pas éprouvé cet état, où l'on ne pourrait jurer si on veille ou si on rêve. Plutôt, on croit marcher sur la couture qui sépare et unit la veille et le rêve. Cette sensation, je l'ai fréquentée intensément durant les deux ou trois premières années après mon départ de la maison. Mais je t'entends d'ici m'assurer que je réécris et que cet état étrange, tu me le connais depuis l'enfance. J'ai retrouvé ce saisissement doux, ce léger vertige, impression d'un déjà vu non pas dans ma propre vie, mais dans un tableau, un livre ou un film. Un déjà vu qui serait en même temps un pas croyable, pas si éloigné de celui de l'amour, du début de l'amour. D'où peut-être cette idée d'un mariage... Mais les tablées m'ont trompée, personne ne déjeunait seul, simplement. Et puis la musique, là aussi, familiale, datée, les Négresses, Zebda, Le Sud (!), au lieu de me renvoyer à mon premier séjour ici, elle m'a fait l'effet de ces danses irlandaises très joyeuses. Comme je franchissais les derniers mètres qui me séparaient de la terrasse, tous les visages se sont tournés vers moi. Quelqu'un était attendu et bien qu'il soit clair que ça ne pouvait être moi, je l'ai cru un instant et les convives également. Leur erreur avait l'excuse du contre-jour, mais la mienne... ? Une fois détrompés, les visages ont fait bonne figure et j'ai été accueillie avec mon gros sac comme une qui aurait beaucoup marché. On m'a installée sur un coin de table où on en était au café. J'avais été là autrefois. J'y avais laissé une bonne part de ma petite paye d'alors. Je devais avoir encore un pied sur le point du rêve, car je n'aurais pas été surprise de voir paraître la même petite brune un peu rude qui tenait la crêperie alors. J'ai demandé à tout hasard et un vieux bonhomme au visage grêlé et cuit au soleil d'altitude m'a dit que ça faisait un

bail qu'on ne servait plus de galette. Il a ajouté pour faire rire l'assemblée qu'on n'était pas en Bretagne et qu'il était plus facile de trouver des bigoudis que des Bigoudènes en moyenne montagne. La nouvelle patronne, une fausse rouquine avec un long nez, m'a dit de ne pas faire attention au vieux en posant devant moi une carte imprimée sur une carte de randonnée. Il n'y avait que des salades et des glaces et en regardant autour de moi, j'ai vu que personne ne mangeait chaud, alors qu'il fait encore frisquet pour juin. Ma voisine de table a attrapé mon regard perdu et m'a dit qu'on ne cuisait plus rien là depuis l'incendie. Le chalet était trop neuf. Avec la belle journée, il ressemblait à un jouet brillant. Une version plastique de la maison forestière que tu m'avais échangée contre mon poupon (Aurélien ?). En hiver, je me suis renseignée, ils feront venir les plats d'en bas. Mais l'hiver est encore loin. Tout le monde s'est tu d'un coup. J'ai commandé une salade niçoise. Personne n'y a trouvé à redire, le Comté de Nice est un ancien État de Savoie. Le silence s'est prolongé et tous les regards étaient tournés vers le ciel. Il y a des aigles à présent. Le bruit des ailes parvient avec un temps de retard. Un claquement pareil à celui de hache fendant la bûche. Il y en avait qui n'ont pas levé les yeux. Le bruit de leur cuillère tournant le sucre dans leur tasse de café semblait beaucoup plus lointain que celui des ailes. C'étaient ceux du village. Ils sont habitués. Ça fait plus de dix ans pour les aigles. Les salades sont bonnes, tu verras quand tu viendras, l'air aussi. Je suis restée assise là jusqu'à l'heure du rendez-vous à la boulangerie. Les convives ont quitté la terrasse. Je n'aurai pas compris ce qu'ils faisaient ni quel voyageur ils attendaient qui leur a fait faux bond. Un groupe est parti avec un guide vers le sommet. Je peux encore les voir sur le flanc de la montagne, en file indienne derrière son chapeau. Les autres ont dû rentrer chez eux. Je ne peux pas imaginer qu'ils en soient redescendus dans la vallée. Comme si cela portait malheur de faire l'aller et le retour dans une même journée. Il est impossible de monter pour si peu. En cet instant, je ne vois pas comment je pourrais repartir. C'est mieux ainsi. La patronne a fermé boutique sans rien faire d'autre que de tirer la porte. Je peux rester là à écrire, mais que je fasse attention au soleil. Elle m'a dit ça comme si c'était un chien avec des tendances fugueuses. Je reste donc à t'écrire, riant sous cape de ton insatisfaction à cette lettre. Ta curiosité préférerait savoir comment je suis installée et de quoi

augure ma rencontre avec mes employeurs. Je ne pense pas que j'aurai envie de t'écrire à ce sujet. Au bout du compte, ça n'a pas beaucoup d'importance, tu le comprendras peut-être en venant t'asseoir ici, plus tard dans l'été.

Le voyage était long, la nuit va bientôt tomber, les lampadaires s'allument. La voiture est garée juste devant l'immeuble. En face le parc avec les marronniers aux fleurs roses, dans le dos le forsythia jaune soleil illumine le square. La rue est déserte à cette heure. Sur la façade, des fenêtres sont éclairées, quatre étages, quatre rangées de quatre fenêtres de ce côté est avec vue sur la rue, et autant du côté sud avec vue sur le parc. Le grand portail est fermé, il y a des boutons dorés sur une plaque avec le nom des habitants. Les enfants trouvent celui du grand-père et sonnent, la porte lourde en chêne sculpté s'ouvre en susurrant, murmure métallique de bienvenue. Un grand couloir, presque un hall, sans fenêtre, la porte en face mène vers la petite cour fermé, presque aveugle. L'odeur n'a pas changé, toujours un peu de mois, le crépi semble pourtant neuf, toujours la poussière, les carrelages sentent pourtant le détergent et l'encaustique, attention de ne pas glisser... A gauche douze marches vers le rez-de-chaussée surélevé, deux portes, deux logements. Puis l'escalier en colimaçon, marches en marbre, rampe en bois ciré qui suit le mouvement, lucarnes qui laissent passer la lumière du jour baissant, les enfants grimpent, se bousculent, impatients. Deux étages. Numéro 12A, on avait évité le 13 à la mauvaise réputation. Le couloir jusqu'à la porte du fond, celle avec du fer forgé en volutes devant des vitres opaques, laiteuses. Pas besoin de sonner, la porte est déjà ouverte, effluves de diners, on est attendu, ça sent les spécialités, gulyas à la viennoise à l'odeur épicee de paprika, et en contrepoint pour le dessert le gâteau aux pommes cannelle, ça sent le parquet ciré, ça sent l'accueil, elle est déjà là, avec le sourire, les bras grand ouverts... après tout ce temps... ça sent le retour dans le cocon familial...

Je suis revenue. Dans l'île qui m'a vue petite, les îles qui m'ont vues petite, les îles que j'ai vues petite. Pas chez mon père et mon oncle, cette maison-là je n'ai pas envie d'y retourner. Je suis revenue devant la maison de mon grand-père à Unst. Avant d'arriver devant la petite maison, j'ai dû remonter toute l'île principale vers le nord, vers Toft, presque devant mon ancienne maison, mais je ne me suis pas arrêtée, j'ai évité de regarder, je suis montée dans le ferry pour Yell, puis de l'autre côté de Yell, dans le ferry pour Unst, j'ai traversé Unst et je suis arrivée tout au fond de la baie de Burrafirth. J'ai hésité et j'ai finalement garé la voiture plus haut, sur le parking de la réserve des oiseaux, en face des parcs où on nettoyait les moutons. Les parcs existent toujours, mais maintenant l'endroit est surtout le parking de la réserve naturelle d'Hermaness, c'est ce qu'indiquent les panneaux. Une fois la voiture garée, je suis descendue à pied, je n'ai pas coupé directement par les champs à cause du mur en bas, j'ai fait le tour par la route.

Je suis devant la porte de la maison qui était la maison de mon grand-père. La porte au milieu du mur blanc, entre les deux fenêtres, toit noir en fausses ardoises, pas d'étage. Maintenant ce sont des fenêtres pivotantes à petits carreaux, avant, c'étaient des fenêtres à guillotine. Maintenant que je parle le français parfois mieux que l'anglais, je vois des fenêtres à guillotine à la place des sash windows, hung windows, sliding windows qui me paraissaient être le seul type de fenêtres existant quand j'étais petite. Guillotine. Le mot impose l'image.

Je suis toujours devant la porte de la maison, j'essaye de faire comme si je me promenais, comme si je n'avais aucun lien avec cet endroit, comme si seul le hasard m'avait amenée là. Mais si quelqu'un me demande si je cherche quelque chose, je réponds quoi ? Si je raconte mon histoire, peut-être qu'ils me laisseront entrer ? L'intérieur aura inévitablement changé, je ne retrouverai rien. Peut-être mieux si je garde l'intérieur de mes souvenirs, la cheminée, la tourbe, l'étagère avec les sculptures et les quelques livres, Stevenson, Jules Verne, Jack London, la vieille cuisinière, l'odeur du café, du goudron et du bois ? Ne pas

entrer. Ne pas accepter d'entrer. L'extérieur, lui n'a pas changé, juste une couche de peinture bien plus blanche que dans mon souvenir, des abords bien rangés, aucun outil appuyé contre le mur. À droite, l'escalier de pierres est toujours là, coincé entre le mur de la maison et le mur d'enceinte de la maison du phare. En haut, un bout de potager où on m'envoyait chercher une salade bien dodue dans une terre composée en grande partie de crottes de moutons. Redescendre par cet escalier dans le sombre du soir me faisait toujours peur. Peur de glisser, peur du noir, de l'abîme, peur de ne pas retrouver la cuisine enfumée, mais d'avoir pris le départ du voyage au centre de la terre

C'est là que ça s'est passé... près de la maison, je revois les images. Atroces. On ne dirait pas à voir cette bicoque collée à l'église comme sa petite sœur, on disait qu'elle avait été le presbytère- un bien modeste presbytère - et le jardin son cimetière. Quand on retournait la terre, des os humains se coinçaient parfois entre les dents de la bêche. Il y a bien longtemps de ça maintenant... Je peine à croire que j'ai vécu ici et pourtant je reconnaissais tout, je reconnaissais la grille rouillée érigée sur le muret de pierre, la porte en bois désassortie par-dessus laquelle on pouvait facilement grimper- et ils ne s'en privaient pas- et puis ce carré d'herbe où poussaient des poiriers dans ce temps-là, de bien vilains poiriers noueux et chétifs qui donnaient des poires tordues dégringolant au sol avant de murir et de pourrir, sûr que ça n'est pas une grosse perte mais ça me fait de la peine, j'espérais les revoir, ainsi que l'allée centrale qui menait droit au perron, aujourd'hui elle trace une courbe inutile et un peu ridicule dans un si petit jardin, 200M2 à tout casser. J'entends encore mon père pavoiser : une maison sur 300M2 de terrain, cette maison j'en avais rêvé avant de la visiter à partir du récit de papa, du plan qu'il en avait fait, pour nous montrer...J'avais même été assez déçue, dans mon esprit une maison de campagne aurait dû donner vue sur la campagne, et non pas sur la rue d'un village comme celle-ci. De la grande sœur l'église, il n'avait rien dit-il ne pouvait pas imaginer l'importance qu'elle prendrait en sonnant toutes les heures ce jour-là... La fenêtre à gauche du petit perron donnait sur le salon, celle à droite sur la salle à manger et sa belle cheminée et la troisième sur la cuisine. En avançant tout près je pourrai regarder vers l'intérieur, voir s'ils sont là, voir ce qu'ils en ont fait, je n'ose pas, cette maison tant aimée, si familière me repousse comme une intruse désormais. Vont-ils me laisser entrer ? me reconnaître ? Me laisseront-ils visiter, parcourir les pièces, découvrir avec effroi leur décor, grimper l'escalier -comme il grinçait autrefois ! M'offriront-ils un verre, ou une tasse de thé ? Non plutôt un verre, ou un nescafé amer avec des biscuits rassis comme ceux de ma grand-mère. On n'avait pas particulièrement d'amitié pour ces gens mais on se connaissait, comme on connaît tous les

habitants d'un village, même ceux qu'on ne fréquente pas...  
Quand ça s'est passé, ils habitaient dans le bas, sur la nationale,  
ils ont gagné au change, eux...

Je suis assis sur un lit Un lit qui porte ma peine à me mouvoir depuis deux semaines que je suis ici En face de moi un homme allongé sur un lit identique On s'est peu parlé depuis que je suis arrivé après lui suffisamment pour comprendre qu'il sortirait bientôt comme moi Pas par la même porte Il est sympathique connu un peu plus tôt il m'aurait peut-être donné le gout de reprendre gout à la vie de me battre pour une fois pour quelque chose de concret Ma vie Elle ne tient plus qu'à un fil elle ne tient qu'à ma décision prise cette nuit d'accepter la proposition de l'homme en blanc qui dans quelques minutes frappera d'un coup sec à la porte n'attendra pas d'être autorisé à entrer et s'avancera vers moi Il aura dans une main un minuscule cachet blanc comme les draps du lit les murs de la pièce mes cheveux le ciel de février derrière la fenêtre embuée ma chemise froissée qui fait office de pyjama. J'entends du bruit dans le couloir Il aurait fallu que je me prépare Je n'ai jamais su anticiper organiser planifier et même en ce jour de grand départ je suis pris au dépourvu Sans bouger de ce lit que je trouvais de plus en plus confortable malgré mes souffrances physiques je m'avance vers l'inconnu et cela me va bien Je n'ai dit au revoir à personne alors qu'hier tous mes proches étaient autour de moi et encerclaient mon lit Ils ont parfaitement compris le message de l'homme qui va venir dans quelques instants ils ont pleuré moi pas Je ne peux pas dire si je suis triste je suis là où je savais que je me retrouverai un jour bien avant que la vraie vieillesse gagne du terrain sur ce corps que j'ai malmené négligé abîmé Ce n'est pas que je ne l'aimais pas c'est moi que je détestais Ce serait inutile d'en dire plus à ce stade de la course perdue d'avance Je cours lentement vers ma mort. On frappe à la porte.

Sur toutes les fenêtres les volets sont fermés. Quand je suis parti, les volets étaient ouverts. Les fenêtres étaient ouvertes. Si les volets sont fermés, avec leur double loquet à l'intérieur, je ne peux pas passer par la fenêtre. Il faut que je frappe à la porte. Je ne veux pas frapper à la porte, la grande porte en vieux bois, comme les volets, parce que je ne suis pas censé être parti. Je devrais être à la maison, dans ma chambre, dans mon lit et pas dehors. Le vent a balayé devant l'allée. Le paillasson est de travers, sur les graviers. Il a glissé comme si lui aussi avait voulu partir. Il sert à rien à cet endroit-là. Il y a comme une poussière dans l'air, une poussière un peu jaune et on dirait que la maison a vieilli. Qu'elle est dans un autre temps. C'est peut-être moi qui suis dans un autre temps. Il y a comme une lisière entre la maison et moi. Ces murs sont ocrés par la poussière du sable et des graviers. Elle m'a l'air comme... plus petite. C'est une sensation étrange, comme si j'étais devenu plus grand que la maison, comme si j'étais trop grand pour la maison avec ce qui s'est passé sur la plage. Les marguerites se plient sous le souffle du vent. Ca me met de la poussière dans les yeux. Je prends le paillasson qui traîne à côté de moi et je le ramène sur le perron. Je le repose à sa place mais j'arrive pas à frapper. Ma main reste en l'air. Il y a le pot, avec sa fougère, sur le pas de la maison et je sais que sous le pot il doit y avoir la clé. Je pourrais entrer sans frapper, comme je suis parti sans prévenir, en glissant par la fenêtre de ma chambre maintenant que je suis assez grand. Mais si les volets sont fermés, tous les volets, celui de ma chambre aussi alors Joseph sait que je ne suis pas à la maison. Il a dû aller dans la chambre et voir la fenêtre à double battant ouverte car je ne peux pas la refermer de l'intérieur. Et fermer les deux volets, les claquer peut-être l'un contre l'autre, énervé même. Je n'ai pas envie de soulever le pot pour savoir si il y a la clé. Je ne sais pas si Joseph est à l'intérieur. Il commence à y avoir du crachin. J'ai froid dans la nuque. Ca fait couler la poussière sur les murs blancs. La maison est sale. La maison pleure. Elle est fatiguée. Moi aussi, je suis fatigué. Peut-être à l'intérieur Joseph boit le thé. Il m'attend. Peut-être dans l'éternité qu'a été cette journée il est parti. Pourquoi ne m'attend-il pas sur le pas de la

porte ? Pourquoi n'a-t-il pas laissé ma chambre ouverte pour que je reste encore un gosse, qu'on fasse un peu semblant ? Le soleil décline et ce soir Joseph me dit d'être responsable. Je ne suis pas certain de savoir comment on fait. Je tremble un peu. Il commence à faire froid.

« Ça doit être là. On m'a toujours dit : tourne, tu verras. C'est là qu'il travaillait.

— Mais oui c'est là ! » dit le père, la cousine, des gens rencontrés au hasard qui citent ton nom et qui en connaissent bien plus sur ta lignée que toi. C'est une histoire de bois. Des blagues sur le bois. Des souvenirs entre des dents qui rient. Avec du bois, on peut faire une guitare, des meubles. Il jouait même de la guitare.

Son atelier, il était là. Quand tu descends avant d'atteindre la plage, la route avant, la petite rivière, la grande maison du cousin célèbre, la maison où le chien aboie, l'île aux enfants, l'entreprise et l'atelier mécanique. Tous ces endroits même si ce n'est pas là, c'est un peu là. Dans cette montée où les maisons sont garées des deux côtés avec juste la place pour passer quand le soleil est haut, quand il pleut, pas longtemps, quand ça douche. C'est tout ça, en bas.

« C'est en bas ! C'est là qu'il était. » Dit le père et la suite de voix, de corps, de certitudes. Ils savent, eux, ils se rappellent. Leurs petits pieds décampent à toute vitesse et ils arrivent devant l'atelier de l'homme que j'ai vu sur des photos, qui m'a mis son chapeau sur la tête, qui se balançait presqu'imperceptiblement en fumant des cigarettes.

Il se balade dans mes souvenirs, chacun des murs est son ouvrage, même s'il ne les a pas tous faits, parce qu'on a refait la maison. Mais les arêtes, c'est lui qui les a posées, c'est comme un piquet, un drapeau, une maison ça vit. La preuve, ça peut s'écrouler. On n'aurait dû toucher à rien, pas cacher ce qui y était. Où sont les journaux sur les murs par exemple ? Où est ma timbale bleue ? Où est mon assiette en fer ? Je crois pas qu'ils soient en bas mes objets. Si c'est en bas et que ceux qui n'étaient pas là assez souvent, ne savent pas où c'était, c'est que c'est pas en bas. Parce qu'on a refait la maison, on a perdu des choses qui avaient simplement du prix, même s'ils ne coutaient pas cher et que finalement, on n'avait pas besoin de remplacer. C'est pourquoi, je m'accroche à son rocking-chair, son regard souriant

puis absent. Il y a des choses qui sont plus là et qui sont encore là.

« Mais pourquoi tu fais ça puisque c'est en bas ? » Maintenant, ils n'ont plus qu'à chanter la direction avec leur timbre haut, leur voix qui vient du ventre, c'est facile pour eux. Quand ils se parlent, on a l'impression que c'est une harangue, on les entend de loin.

« Je sais où c'est. » Je réponds, alors que c'est pas vrai, mais j'en ai marre de leur hymne à « c'est là, mais si ». Et puis, j'en tiens une moi aussi. Je trouve ça poétique de me l'imaginer l'atelier. Peut-être que ça développe l'intuition. Je devrais fermer les yeux et y aller. Je pourrais même le faire dans le noir, la nuit, quand les criquets ou les grillons, je sais jamais comment ils s'appellent, font un bœuf. Je fermerai les yeux à chaque fois que je verrai une maison éclairée. J'arriverai devant l'atelier et j'aurai plus qu'à faire l'inventaire des outils. Je fermerais toujours les yeux, ce sera plus simple.

Il devait quand même rudement descendre puis entrer dans son atelier. Et puis, il y avait l'autre. Son frère, mais dans ce temps-là, le mot frère ne voulait pas dire la même chose. Les sentiments étaient les mêmes, mais faut rajouter de la rudesse et puis un peu de rhum.

« Donc, c'était là ? » Il devait y avoir une porte. Ça devait être assez grand pour construire et exposer des cercueils pour faire peur aux gens. Les gens y mourraient pas là-bas, mais ils avaient une idée de ce qu'était la mort pour rire parce que les frères, ils dormaient dedans et ils faisaient peur comme ça.

— Ah ! Ils se levaient tout d'un coup. C'était eux qui les avaient fabriqués.

Elle est clôturée, la maison de l'oncle. On peut plus y entrer. Elle est devenue muette sa maison et sa cour. Et pendant ce temps, l'atelier, il a l'air de se balader toujours. Je le déplace quand je me promène, quand je tombe. Parce que monter et descendre cette côte, c'est un peu comme voler et tomber. Je tombe à la renverse et je vole pas jusqu'au ciel. Je cherche simplement des souvenirs, des odeurs. Je rencontre des gens, des animaux, des coqs, des chats, des chiens, des cabris... J'imagine bien qu'il y avait des outils, d'avant les clous, c'est ce que je me dis, c'est ce que mon souvenir me dit. J'ai bien le droit puisque c'était là,

partout, dans la maison, dans la tête des gens qui voient les choses à l'horizontal alors qu'il n'y a que des côtes ici, tout est penché. Des fois voir, ça ne sert à rien. Ils voient pas que c'est penché ?

Imagine que j'arrive devant l'endroit où était leur atelier et qu'une personne ait construit une maison à la place. Comment je ferais pour retrouver les outils dans tout ce bazar ? On aura beau me dire que... ! Et puis que... ! Je serais pas plus avancé que maintenant. Mais puisqu'ils le disent pour pas contredire toute une section, je continue à chercher.

C'est simple, c'est en bas.

Je n'ai pas prononcé ces mots en descendant du vélo, mais ils ont marché devant moi, plus rapides que mes pensées, que ma respiration. Je les ai sentis me précéder, glisser à travers la grille du cimetière comme un élan ancien dont j'aurais seulement été le préambule. La terre froide, mais pas hostile vibrait d'un monde qui ne m'avait jamais réellement attendue et je ne savais pas ce que j'étais venue chercher, ni si je marchais vers quelque chose ou si je fuyais encore.

Je tiens le guidon d'une main. La roue prudente, les freins grincent doucement, comme un animal qui hésite à être apprivoisé. Une spirale autour de moi sans que je puisse dire d'où elle vient. Peut-être est-elle dedans, peut-être dehors. Peut-être que, dans les cimetières, il n'y a plus vraiment de frontière entre songe et réalité.

La tombe n'a pas changé ? Ou peut-être ai-je oublié assez longtemps pour que tout me paraisse différent. Sur la pierre verte, les lettres noires sont un peu lavées par les saisons. La phrase — « L'essentiel est invisible pour les yeux » — flotte, comme si elle hésitait à s'adresser à moi. Je tends la main sans la poser, je reste à une distance où le geste pourrait encore être retiré.

*Je ne touche rien.*

*Je ne touche personne.*

C'est ainsi que je suis entrée la dernière fois dans la pièce où ils m'attendaient où du moins où ils existaient avant que mon apparition ne dérange.

Ici, au cimetière, c'est pareil : mon silence déplace quelque chose, sans que je sache quoi. Le sol griffé de pissenlits se contient. Les morts ont ce privilège : ils savent, ils ne disent rien. Les vivants cherchent des phrases pour combler ce qui ne se comble pas.

Je respire la lumière, elle me traverse et me fracture en petites images que je porte invisibles ; un monde tente d'écrire sur moi. Je ne sais pas encore ce que je retiens, ni ce que je dois laisser partir ? suspendue entre ce qui a été perdu et ce qui n'a jamais

su me reconnaître, je ferme les yeux, et là quelque chose bouge, un souvenir. Je rouvre les yeux, rien n'a changé. La tombe, la phrase, la pierre. Sauf, que je sens dans mes os, que quelqu'un est arrivé avant moi, et qu'il attend que je dise enfin ce que j'ai mis tant de temps à ne pas dire. Je m'accroupis sur le brouillard d'une terre qui garde sa mémoire dans les profondeurs. Je pose la main sur la pierre, sous ma paume, je sens comme un battement, un écho. Je suis revenue, dis-je. Les mots tombent comme des objets lourds dans une pièce vide. Je ne sais pas où ils atterrissent. Peut-être sur ses épaules, peut-être entre nous comme un fil que je ne sais pas réparer.

Puis il y a une voix. Elle surgit exactement là où ma main touche la pierre. Elle vient comme un souvenir trop proche pour n'être qu'un souvenir. — Je sais.

Je ne me retourne pas, je n'ai jamais osé pourtant je n'ai pas peur, de me tenir devant l'abîme, mais il n'est pas celui que je croyais.

— Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? C'est une phrase sans reproche, mais elle porte ce que j'ai fui. Le temps, la douleur, les questions et la solitude,

— Je ne savais pas, dis-je. Je ne savais plus comment faire

— L'as-tu jamais su répond-il

Je ferme les yeux. J'ai l'impression de redevenir un enfant à qui on demande — Comment te sens-tu ?

Suis-je ici ?

— Pourquoi maintenant ? demande-t-il.

Sincèrement ne sais pas. Je cherche les mots dans un tiroir intérieur où tout est en désordre.

— Parce que tout s'effrite, dis-je. Parce que quand je suis entrée dans cette pièce l'autre jour, avec le violoniste, le chien, la femme aux fleurs... tout s'est figé. Je revenais dans un lieu où je n'avais plus ma place et chacun le savait.

Il attend.

Je sens la tombe respirer par la densité de l'air,

Je dis :

— Je crois que j'avais besoin que quelqu'un me demande encore une fois : Que fais-tu là ? Qui es-tu ?

Il rit doucement. Le rire que j'avais presque oublié, un rire qui ne se moque pas mais dévoile.

— Alors dis-le.

*Il ne dit pas : Je t'écoute*

*Il ne dit pas : Je suis là*

Il dit simplement : Alors dis-le. Et le poids du temps tenait dans cette permission.

Je prends une longue respiration.

— J'ai été en colère. Tu es parti trop tôt. Tu m'as laissée avec des phrases incomplètes, des gestes qui ne savaient pas où aller. J'ai grandi par hasard

— J'avais peur de revenir ici. Peur de me demander à nouveau : Suis-je chez moi ? Suis-je étrangère à moi-même ?

Un silence s'étire.

— Et maintenant ? demande-t-il.

Je regarde la phrase sur la pierre « L'essentiel est invisible pour les yeux ».

— Maintenant, je sais que je ne suis pas venue pour trouver quelque chose, mais pour dire ce que je n'ai jamais su prononcer

— Je voulais te dire que je t'en voulais, et que je t'aimais, et que je t'ai attendu dans des endroits où tu ne pouvais plus aller. Je voulais te dire que le monde parfois me traverse sans me reconnaître, que je reste là, comme une enfant dans un vestibule, à écouter sans entendre.

Je touche la pierre

— Je suis revenue pour te dire que je porte encore ton absence comme un objet que je n'ai pas su ranger.

Puis il dit, d'un ton presque tendre

— Je sais

Je souris malgré moi.

— Es-tu prête à entrer ?

Le monde s'est mis en attente de ma réponse.

Je me relève lentement, les mains encore pleines d'un tremblement que je reconnais. Je regarde la tombe. Je regarde la phrase. Je regarde ce qui n'est plus vide.

— Oui, dis-je enfin. Je suis prête.

A ce moment, je comprends que ce n'est pas la porte du cimetière, ni celle de la cuisine invisible de mon enfance, ni même celle de la mort.

C'est la mienne.

Je reprends mon vélo, le guidon m'entraîne, comme un tissu soulevé par le gonflement doux des voiles.

Je pars, en laissant cette phrase enfin dite.

Et pour la première fois depuis longtemps, je n'écoute plus de loin.

Je suis dedans.

Je suis ici.

En cet instant

Aujourd’hui... aujourd’hui, je suis devant la porte d’entrée de l’immeuble, devant le digicode. Je n’ai pas besoin de vérifier. Ce code, je le connais par cœur : 12A75, comme douzième arrondissement de Paris. Je suis venu ici bien souvent, depuis... cela fait déjà si longtemps, depuis le siècle dernier, quand nous étions, et jeunes, et beaux, et prêts à toutes les folies, à faire toutes les folies de nos corps. Quand nous étions vivants. Quand nous luttions. Aujourd’hui, je me sens vieux. Seul. J’ai gardé les clés de l’appartement. Sa fille m’a déclaré d’un ton sec qu’elle ne souhaitait pas s’occuper des affaires de son père. Qu’elle me serait reconnaissante, oui elle a dit « reconnaissante », elle a articulé ce mot avec une petite moue de dégoût... donc, si je voulais bien m’en occuper, c’est-à-dire débarrasser. Elle n’a pas osé dire « débarrasser », mais c’est bien ce que signifiait cette espèce de rictus : débarrassez-moi de tout ça, de cet héritage dégoûtant... Pas des murs de l’appartement, par contre. Elle a décidé de vendre, m’a-t-elle annoncé. Ben oui, faut profiter de l’argent, quand même ! elle n’en est pas au point de refuser l’héritage, fût-il celui d’un vieux... mais elle a été trop bien élevée par sa si respectable famille pour prononcer le mot. Elle ne prononce pas certains mots. Il ne faut pas donner de réalité aux choses qu’on veut ignorer. Comme elle refuse d’entendre que Gilles, son père, était depuis dix ans mon mari. Débarrassez, c’est aussi débarrassez-moi le plancher ! videz l’appartement de tous vos souvenirs écœurants et que je ne vous voie plus. Sauf s’il s’agit de me demander de vider l’appartement de son père. Aurait-elle peur de ce qu’elle pourrait y découvrir ? est-elle de celles et ceux qui ont préféré dire que leur père est mort, plutôt que de reconnaître qu’il était homosexuel ? Bah! que m’importe ! elle m’a laissé les clés et la tâche d’exécuteur testamentaire. Elle a refusé de venir chez nous et insisté pour me rencontrer chez le notaire. Surtout, ne pas établir de liens. Je suis peut-être contagieux, allez savoir ! Pourtant je me dis que si je retrouve des photos d’elle petite, ce genre de souvenirs, je les lui déposerais chez le notaire. À elle de décider ce qu’elle en fera.

Me voici dans l'escalier de bois blond si bien ciré. L'appartement de Gilles est au premier. Il a toujours voulu le garder. « Sa tanière, disait-il. Un refuge, tu comprends, sait-on jamais ? ». Nous avions emménagé ensemble avant de nous marier, mais il tenait à conserver ce lieu à lui. Une « chambre à soi ». Il s'y enfermait de temps à autre, dans la journée. Il est revenu y habiter deux semaines avant de retourner à l'hôpital dont il n'est plus sorti. L'infirmière passait le voir quotidiennement pour les soins. Moi aussi. On buvait un ou deux verres de Sancerre et il fumait. Mais il s'était entêté à y dormir seul. Sauf les nuits où il m'appelait. Vers trois heures du matin. L'heure des angoisses. Je ne dormais pas non plus, de toute façon. Alors je ressortais dans la nuit, je marchais dans les rues blafardes. Les mêmes rues du bout de la nuit quand nous sortions d'une fête et que nous rentrions à pied, enlacés, amoureux... Je le retrouvais terrifié, comme un enfant dans ce lit trop grand. Je le berçais jusqu'à ce qu'il s'endorme. Au matin, il voulait que je parte. La nuit suivante, il m'appelait, à nouveau, aux petites heures blêmes de la nuit. Il n'a jamais voulu me dire ce qu'il faisait seul dans cet appartement, à part un « J'ai des choses à mettre en ordre ! » sec et sans appel.

Je suis derrière la porte, une belle porte de bois verni. Il est inutile que je frappe, il n'y a plus personne pour me répondre. Ce qui restait de son corps est parti en cendres, semé sur la pelouse du Père-Lachaise. Sa fille n'est pas venue. Ni personne de sa famille. Juste les amis, ceux qui ont survécu. On a écouté l'andante d'un quatuor de Mozart grâce à Serge qui avait apporté uneceint. Un oiseau est venu se percher sur l'arbre et s'est mis à siffler, en accord avec la musique. C'était magique.

Je vais ouvrir. Je sais que derrière la porte, après l'entrée, à gauche, sur la table du salon, restent les paquets de compresses, d'ampoules et de bandes. Des bouteilles vides de Sancerre, aussi. Une odeur de tabac froid.

Au fond, derrière la porte de « sa chambre à lui », l'armoire, le bureau et ses tiroirs. Peut-être vides. Ou, au contraire, remplis de photos, de carnets et de secrets ? Je le saurai, si j'ouvre les portes et les tiroirs.

Il y a quatre clés. Une pour la serrure et une pour le verrou de la porte d'entrée. Je ne suis plus vraiment certain de vouloir découvrir ce qu'ouvrent les deux autres.

Je suis revenue. Je ne sais comment je suis arrivée là, je n'ai nul souvenir d'avoir tourné à l'embranchement, je n'ai pas le souvenir d'avoir longé la ferme, d'avoir passé le virage, pas vu si des douilles vertes, rouges et bleues au culot doré comme des confettis oubliés là illuminaient le gravier, je n'ai pas le souvenir d'avoir longé les prés, celui des scouts, et le tout près, celui où l'on installait une couverture grise au franges bleutées, qui formait comme un bateau dans cette mer de vert où j'observais les sauterelles, les effleurais du doigt pour les regarder bondir, les mantes religieuses, femelles puissantes, dangereuses, qui avaient leurs maris, je n'ai pas vu la maison de madame Caminade ni ses clapiers, et pourtant, le portillon est là, et mes mains retrouvent le geste, le loquet placé à l'intérieur, sa résistance, la saccade nécessaire pour le pousser et le parfum du lilas.

La porte de la remise est fermée. Je monte l'escalier en béton, sens sous ma main la fraîcheur du fer de la rampe. Ma tête est à hauteur de la fenêtre de la cuisine, la vitre est fermée, la cage des canaris est posée sur le rebord, à la prochaine marche mon regard fera irruption dans la pièce, la porte d'entrée est ouverte, j'entends le balancement des lanières du rideau en plastique, je n'ose pas avancer. La télé n'est pas allumée. Aucun son ne vient de l'intérieur. Sont-ils déjà attablés ? Chacun avec son étui à serviette posé devant l'assiette, des bleuets brodés pour elle, un rossignol sur une branches de cerisier pour lui ? Lui avec son gilet en laine gris aux boutonnières étirées au sommet du ventre, le pantalon ample, les pantoufles ajourées, elle aux épaules rentrées, à la tête baissée, aux yeux baissés, au tablier bien attaché, aux cheveux attachés, bien rangés sous le filet ? Je grimpe les quatre dernières marches tel un Sioux plié en deux, arrive devant la porte ouverte, les rideaux me protègent. Je n'ose entrer. Seront-ils là ?

J'arrive. Cette fois je ne suis pas seul ; elle, je l'ai laissée au bord du champ avec sa malle, je lui ai dit d'attendre mon signal. Je marche vers la maison, comme revenant du bois avec ma hache ; plus sale qu'hier : raboteux, cahotant. Il doit être midi, je marche sous ce soleil de braise, c'est une brûlure qu'on n'oublie pas. Je me souviens que là-bas j'avais froid : depuis combien de temps étais-je parti ? Je me suis d'abord arrêté au milieu du chemin, j'ai fait un tour sur moi-même, lentement, pour embrasser le paysage : les cotons, les maïs ; elle qui attend mon signal assise sur sa malle avec son carnet et son chapeau de paille qui lui mange la figure ; la jument et la grange ; la maison, la petite terrasse et l'arbre : l'ombre de l'orme étendue au-dessus de la maison on dirait une grande patte d'ourse — ces histoires qu'on se faisait avant : et si, et si, et si l'arbre était...— ; la citerne et l'échelle ; le baquet et le drap sur le fil, durci par le soleil . Neuf cent douze jours ? ce n'est pas moi qui ai compté — est-ce que le chien est mort— ; cette poussière ; ces champs qui se défont, ce duvet blanc qui colle à la sueur et cette ornière de craie : oui, c'est bien d'ici que je viens. J'arrive. L'arbre est là, debout, à sa place : là-bas, toutes les nuits dans mon rêve, l'orme brûlait, il avait deux grands yeux : la sclère très blanche des yeux de l'orme — on dit que celle des nouveaux nés est bleue— et ce regard qui s'enfonçait ; le rêve me poursuit. Là-bas au champ d'honneur il n'y avait pas d'arbre, rien que de la terre visqueuse à fleur de peau. J'arrive. Les cordes de la balançoire on dirait deux bras maigres sans mains : qui viendra s'y balancer maintenant qu'il n'y a plus de planche ? L'arbre et les cordes de la balançoire, le fil avec le drap ; la citerne et l'échelle renversée. La petite terrasse avec la gamelle du chien et le mobile de plume au seuil de la porte entrouverte : je l'imagine derrière la porte préparant ses onguents, ajustant ses prodiges. Avant de gravir les marches de la terrasse et d'aller pousser la porte il faudrait prendre une photographie ; une image, comme au jour du départ : la maison et l'arbre, elle, dans sa robe bleue avec ses nattes tombant sur les épaules, avec le chien à ses pieds nus, chaussée de terre comme une esclave. Ce jour-là il pleuvait, le soleil brillait, j'avais pensé : à vitesse lente, la pluie dans la lumière ; et j'étais parti

sans me retourner. J'arrive. Tout est sec. Est-ce moi qui avance avec ce sac sous ce soleil de midi : moi revenant ? Si je suis mort ? Elle aura demandé au vent, aux nuages : se confiant à la couleur du ciel, au vol d'un oiseau ; elle aura lu dans les os de cette charogne ou dans cette fleur poussée de travers : il y a des signes qui ne trompent pas. Est-ce qu'elle a deviné ? Que se passerait-il si maintenant, à l'instant de franchir le seuil, si m'apparaissant, elle me voyait ? J'entends le chien à présent, le clappement de ses griffes contre le plancher, son chant à elle aussi je l'entends. Elle me prendra dans la continuité du jour, tel que je suis ; il y aura sur la table un pain encore chaud. Pas de question : dis ?

La brume est tombée rapidement, la nuit m'a surpris dans le champ, absorbé que j'étais par ma trouvaille. Avec mon bâton de marche, je ne crains pas les chiens de Ker Isabel, ils aboient, mais si je gueule un bon coup, ils se ratatinent et se contentent de geindre jusqu'à ce que je m'éloigne.

Le faisceau de ma lampe torche faiblit. J'ai atteint les premières maisons du bourg. Voilà, les piles sont mortes, je n'en ai pas de rechange. Tant pis, pour ma prochaine visite, je serai plus attentif. Ce sera après Noël, les jours rallongeront. Le café est toujours ouvert, îlot républicain en milieu hostile. Sa lanterne me sert de phare. Elle me guide à travers le village endormi. À tâtons, je contrôle l'état du chemin, le temps est sec ces derniers jours, pas d'ornières. Voilà, encore quelques pas et je serai bientôt à l'abri du froid dans ma tanière. C'est la seule que j'ai trouvée en septembre, l'école publique n'a pas beaucoup d'amateurs ici. Alors je loge chez le mécréant du village. Et encore, je suis un homme, ils l'ont joué fine à l'académie, ils n'essayent plus de muter une femme, maintenant, ils les envoient par couple. Sauf cette année, pas de volontaires, faut dire un appartement de fonction qui brûle c'est rare. Sauf moi, j'étais volontaire, libéré des obligations militaires et amoureux des mégalithes ! L'arrière-cour est pleine de vieilleries métalliques, de barriques, vides pour la plupart, Fanch fait de bonnes affaires. Mais oui, le corniaud, pas la peine de grogner, c'est moi, le locataire de la mansarde. Oui, c'est ça, c'est ça, t'es un bon chien. Ce que tu es lourd, redescend, tu vas salir ma veste. Qu'est-ce que je viens de reverser ? Et m... c'était une bouteille de tord-boyaux, vide heureusement, consignée évidemment. Au revoir petits centimes, le mois commence à peine et je dilapide mon salaire, le taulier est impitoyable. J'ai dû me couper, je sens que je saigne. Qu'est-ce que je fais ? Je vais me coucher directement ou je passe saluer la compagnie de poivrots, les piliers du bar de Fanch ? M'ont-ils entendu ? Peut-être pas, j'hésite. Si j'y vais, même si je prends juste du café demain les pipelettes vont raconter partout que je bois. Si j'attends encore,

Fanch va sortir avec son fusil pour effrayer l'intrus qui prétend lui piquer son vélo. Je fais quoi ?

Je suis, devant le portail. J'ai suivi le trajet indiqué par le GPS jusqu'à l'intersection. Jamais mes recherches ne m'avaient accompagnées jusque-là. Jamais cette rue n'était entrée dans les récits ou n'y avais-je pas prêté attention. La rue est là qui n'est plus une rue, absorbée dans l'enceinte d'une usine. Des caméras m'observent, des panneaux m'interdisent l'entrée. Elle n'est plus un voie de passage. A portée de regard une maison se dresse. De quelle époque est-elle la rescapée ? Veux-tu aller frapper à sa porte ? De quoi veux-tu rendre compte ? Je veux pousser le portail et découvrir si elle a un numéro. Savoir si elle est un témoin. De tranches de vie ou d'une disparition ? D'une fleur, d'un sourire, qui furent vivants, qui deviennent une trace ? C'était un jour, c'était une époque. Qui, pour me raconter ? Qui, pour m'ouvrir le portail ? Pour aider à voir au-delà de cette ligne de barbelé. Là, il n'y a plus rien. Pas même un écho. Avec qui veux Et si tu prenais rdv pour passer le portail ?

J'avance d'un pas lent, de moins en moins assuré ou plutôt mon pas gauche est déterminé, mon droit hésitant – toujours cette dualité ou plutôt une simple variabilité en moi, un léger déplacement intérieur que je ne parviens pas à saisir –, j'embrasse du regard tout le paysage, plonge dans la lumière vive aujourd'hui puis je regarde le muret en pierres et mes pas se rassemblent d'eux-mêmes. Le muret est envahi par le lierre qui s'est agrippé, insinué dans les interstices, le muret semble moins droit, habité par cet intrus envahissant. Je baisse les yeux, la terre aussi semble avoir changé, plus dense, le poids des passages depuis vingt ans. Le vent se lève soudain, apportant l'odeur de sel et des algues de l'étang. Je ferme les yeux et tout le passé est présent. J'approche de la maison. Les volets ont perdu leur couleur verte uniforme, la peinture s'écaille par petites plaques, la façade a jauni, quelques lézardes tracent des chemins imprévisibles. Je ralenti mes pas. Le portail est devenu si proche, une appréhension m'envahit, il est à moitié ouvert, je franchis l'entrée, je traverse la cour silencieuse, les gravillons remplacent la terre battue d'autrefois, le pin a grandi, dépasse le toit, une voiture blanche inconnue est en stationnement, un vélo bleu s'appuie sur le mur à côté de la porte d'entrée. J'hésite, mon souffle se brise. Je décide d'attendre encore un peu avant de taper à la porte. Taper à la porte, je suis un peu chez moi tout de même, mais si peu désormais. Accepter l'étrangeté de la situation. Me décentrer pour respecter la liberté des occupants actuels qui ne m'attendent plus j'imagine. Je baisse la tête peut-être pour ne pas croiser leur regard trop vite, pourtant je ne regrette presque rien. Je m'approche, mon bras me conduit, ma main tremble, je vais finir par taper, j'entends une musique. Voilà c'est fait. Je ressens un soulagement. J'attends. Personne ne vient. Pourtant la musique signale une présence, je ne peux tout de même pas forcer la porte. La personne vivant à l'intérieur est peut-être sourde, mon père. Alors j'attends. Il est 15 heures. Le soleil est encore haut. J'ai soif. J'ai mal à la tête. Mes pensées tournent leur regard sur le sol. Quelques fourmis agitées escaladent gravillon après gravillon en quête d'une nourriture rare. Une diversion salutaire. Je pourrais partir et revenir plus

tard mais je n'arrive pas à y consentir. Les questions posées à moi-même, mes regrets, mes remords rares à vrai dire ne sont pas grand-chose à côté des paysages, des hommes et des femmes que j'ai rencontrés. Je ne suis plus le même et pourtant j'attends devant cette porte de bois vieillie mais toujours robuste dans une suspension où le passé et le présent se tiennent immobiles l'un à côté de l'autre.

Il aurait monté l'allée aux pavés dangereux et glissants de ce bombé lisse qui leur était propre mais aussi de s'être enfoncés dans la terre chacun à son idée sous l'écrasement des pas pour certains, l'envahissement du lierre ou le ruissellement des pluies pour d'autres. Il aurait hésité à agiter la cloche que sa haute taille lui permettait d'atteindre sans l'aide des deux marches en pierre. Sans bouger, il aurait encore attendu, épant ceux du dedans dont la vie avait continué après son départ. Enlèvement était le terme qui lui venait maintenant aux lèvres. Arrachement conviendrait aussi. Il cherchait plus qu'avant encore le mot juste, celui qui traduirait au mieux ce ressenti de son corps, ce corps qu'on avait tenté de réduire et tandis que l'enveloppe peu à peu disparaissait là-bas, à travailler courbé sur la terre qui n'était pas la sienne, depuis des mains qui n'avaient connu que la délicatesse du verre des éprouvettes, une vie secrète au-dedans s'était déployée. De l'autre côté de la porte provenant de la pièce au-delà du couloir, des cris d'enfants lui parvenaient. À cette heure ne devraient-ils pas plutôt être à l'école ? Le chien restait silencieux. Peut-être n'avait-il pas encore repéré sa présence ? Serait-il encore là ? Voilà les questions qu'il se posait, quand l'existence de tous les autres lui semblait aller de soi comme une évidence. Tant qu'il n'entrerait pas, il conserverait une idée heureuse de la vie passée au-delà de la porte. Elle gardait une étanchéité protectrice entre leur vécu. Il saurait tout bientôt. Son babillage incessant de Finette habiterait à nouveau son sillage. S'il se taisait définitivement, serait-il capable de se rendre suffisamment réceptif à ses paroles ? Pourrait-il un jour retrouver sa porosité aux autres, à elle en particulier, après ces années vécues dans un isolement qu'il s'était construit ? Il fallait tendre le bras vers la tige de fer et laisser les doigts se refermer sur la pomme de pin en fil torsadé. Les aboiements du chien qui se précipitait vers la porte le firent sursauter. Il était démasqué. Il laissa son bras retomber le long de son corps. Il n'était plus utile de sonner. Il endossa le rôle du personnage dont, de l'autre côté de la porte, on attendait le retour.

